

FEUILLETON DU SAMEDI

Les Intrigues d'Une Orpheline

(Suite.)

XIII

—Rien, je crois, répondit-il, en se frottant les mains, excepté l'assurance de notre bonne volonté réciproque.

—Je suis pauvre, dit Rachel en lui tendant un billet de banque ; mais je suis honnête et vous me trouverez exacte dans mes paiements. Il faudra que vous soyez bon pour l'enfant, sans quoi je vous la retirerais au premier sujet de plainte.

—Elle sera traitée comme si elle était une fleur de mon jardin. Vous pouvez être sûre qu'elle sera la rose préférée de ma maison, dit M. Papino en serrant le billet dans la poche de son paletot.

—C'est bon, dit Rachel, avez-vous la voiture ?

—Elle est là, au coin de la première rue, répondit M. Papino en souriant. Le cocher est vieux et n'a pas l'air de courir après les aventures ; son cheval paraît être jeune d'au moins de cinquante hivers, et la voiture paraît être encore plus vieille que tous les deux ensemble. Il m'a fait observer que la rue est encombrée et que s'il s'embourrait dans le ruisseau, il pourrait bien n'en pas sortir, et c'est pour cela qu'il a tenu à rester là-bas.

—Peu importe répliqua Rachel ; l'enfant pourra bien marcher jusque-là, et je désire que ce soit de suite, j'ai des raisons pour cela.

—Je le crois sans peine, madame. Ce n'est pas là le pays des arbres qui chantent, la région de l'éternel bonheur, ni la demeure de toutes les vertus.

Rachel, sans répondre, sortit et revint au bout de quelques instants, avec Béatrice prête à partir.

Dès que M. Papino jeta les yeux vers Béatrice, une exclamation involontaire s'échappa de ses lèvres. Ses petits yeux prirent la forme de cerceaux, et il siffla, en faisant une bouche en cœur.

Puis il murmura rapidement :

—Quelle beauté ! madame, je ne trouve pas de paroles : je suis étonné, stupéfait.

Rachel ne parut pas l'entendre ; elle conduisit Béatrice vers lui et le lui indiqua.

—Voici la personne dont je vous ai parlé, lui dit-elle ; vous lui obéirez et chercherez à lui plaire. Il vous traitera avec bonté et fera tout ce qui sera en son pouvoir pour vous rendre heureuse.

—Oui, bien sûr ! s'écria M. Papino en prenant la main de Béatrice et en la portant à ses lèvres avec les plus grandes démonstrations de politesse.

Béatrice retira sa main et le regarda avec défiance, un soupir s'échappa de sa bouche, mais elle ne parla pas.

Rachel lui mit son chapeau et son manteau, et Béatrice vit de grosses larmes tomber de ses yeux tandis qu'elle se baissait pour arranger ses vêtements. Béatrice, aussi, pleura et ses lèvres tremblèrent.

—Laissez-moi rester avec vous, Rachel, murmura-t-elle d'un ton suppliant.

—Cela ne se peut pas, répondit Rachel en essayant de donner de l'assurance à sa voix. Rappelez-vous de votre promesse et écoutez-moi bien : à moins que vous ne vouliez faire mon malheur et perdre votre cousine Hélène, —il faudra, si vous la rencontrez, et cela arrivera, il faudra dis-je, répondre à ses ques-

tions, que vous ne la connaissez pas, que vous vous nommez Reboul, et vous éloigner d'elle.

—C'est bien dur, murmura Béatrice.

—Il faut qu'il en soit ainsi, dit Rachel.

—Je serai toujours près de vous ; je tournerai au-dessus de vous comme une alouette au-dessus de son nid. Quand vous aurez besoin de moi, vous me trouverez. Adieu : pas un mot, au nom du ciel, allez, allez !

Elle poussa Béatrice, et tomba à demi évanouie sur une chaise.

M. Papino tira un mouchoir de sa poche et fit résonner son nez comme une trompette ; il toussa, prit un air sévère et puis dit d'un ton ému :

—Venez avec moi, ma petite princesse Goutte-Neige. Venez avec moi, mon chérubin ; je serai votre gardien. Je vous chérirai et veillerai sur vous, comme si vous étiez à moi. Allons, venez, ma chère petite !

Et il l'entraîna comme un acteur ennuverait de la scène une jeune tragédienne.

Béatrice ne se retourna pas vers Rachel : elle ne fit pas même le plus léger mouvement ; mais au moment où la porte se ferma derrière elle, elle poussa un cri d'angoisse.

Rachel courut à la fenêtre et essaya de voir à travers les vitres. Puis elle ouvrit la fenêtre avec impatience, et se pencha en dehors avec anxiété.

Après être restée longtemps ainsi, elle rentra la tête, et referma la fenêtre. Elle se dirigea, en chancelant, sur une chaise, mais elle tomba avant de l'atteindre. Elle posa sa tête sur le siège, et levant vers le ciel des yeux remplis de larmes, elle s'écria avec un accent de véritable douleur !

—Désolation, désolation, désolation !

Il s'écoula plus d'une demi-heure sans qu'elle bougeât ; mais soudain un léger bruit à la porte la fit se redresser.

La porte était ouverte ; sur le seuil se tenait un homme grand, mince, les coudes pressés contre le corps, et ayant les mains jointes sur la poitrine. Son visage était long et jaune ; ses yeux lui sortaient de la tête d'une façon extraordinaire ; et les coins de ses lèvres faisaient des efforts désespérés pour rejoindre ses oreilles.

—Seule ? dit-il.

Rachel se leva, se dressa devant lui, et répliqua d'un ton si plein de douleur qu'il la regarda avec étonnement :

—Seule !

XVIII

FIN CONTRE FIN

L'individu qui se présentait ainsi, entra dans la chambre, et en faisant glisser ses pieds sur le plancher, il fit le tour de l'appartement, fouillant du regard tous les coins, et examinant les quelques meubles qu'il contenait.

Une expression de désappointement passa sur ses traits, et il murmura :

—Hum !

Puis il indiqua la porte qui donnait sur la chambre à coucher, et dit :

—La petite est couchée ?—Elle dort, j'imagine.

—Je vous ai déjà dit, répliqua Rachel, que je suis seule.

—Oui... ici,—dans cette pièce, dit-il vivement ; mais la petite est là, ajouta-t-il en montrant la porte.

—De qui parlez-vous ? demanda Rachel, sans lever la tête.

—Une petite fille... âgée de neuf ans environ ! répliqua-t-il ; très-blonde, ... jolie... mais très blonde ; de longs cheveux dorés ; son nom...

Il s'arrêta.

Rachel tourna ses yeux noirs vers lui. Ils brillaient d'un éclat étrange et elle demanda :

—Son nom, quel est-il ?

Il toussa et dit, en la regardant de dessous ses longs sourcils :

—Me connaissez-vous... hein ?... Me connaissez-vous ?

—Je vous connais ! répondit-elle d'un ton bref.

Il ferma les paupières comme s'il eut éprouvé une douleur au cœur. Puis il fit rouler les yeux lentement et lui lança un regard de tigre.

—Vous me connaissez... hein ? vous me connaissez ? murmura-t-il rapidement. Le nom, ajouta. Le nom... quel est-il ?

—Le nom de qui ? demanda Rachel.

—Ha ! ha ! de la ruse, je vois ! répéta-t-il. Eh bien, pour commencer, mon nom ? Vous me connaissez, quel est mon nom ?

—Vargat ! répliqua-t-elle avec assurance.

Il enfoua ses yeux sous ses sourcils, et passa plusieurs fois ses doigts sous son menton. Au même temps il l'examina attentivement, et parut être frappée de l'idée que, dans les années passées, il s'était trouvé en contact avec elle dans des circonstances toutes particulières.

Mais quelles étaient ces circonstances, c'est ce qu'il essaya vainement de se rappeler.

Il continua à la regarder avec la plus vive attention, et murmura :

—Comme cela, vous me connaissez ?

—Je vous connais, docteur Vargat, répliqua-t-elle d'un ton froid. Il n'est pas probable que les gens qui vous connaissent vous oublient jamais !

Le regard qu'il lui lança fut comme un éclair électrique.

—Non ! dit-il en grinçant des dents. Non, non, je ne crois pas ! Mais... mais ou m'avez-vous connu ? demanda-t-il avec une sorte d'avidité féroce.

Rachel eut un sourire de dédain et haussa les épaules.

—Répondez ! dit-il d'un air menaçant.

Elle fit un geste de la main.

—Je ne vous crains pas ! répliqua-t-elle froidement. Vous n'avez pas de pouvoir sur moi, et vous n'en aurez pas aussi longtemps que j'aurais de vous l'estime que vous m'inspirez en ce moment. Mais une question, vous me connaissez comme étant la folle Rachel de la Tour-Blanche. Dans quel but êtes-vous venu me trouver ici, à pareille heure ?

—Vous avez de la pénétration, vous êtes rusée, et pas folle, répliqua-t-il rapidement ; vous pouvez deviner pourquoi je suis ici.

—Je ne me fatigue pas l'esprit à deviner des énigmes, répondit-elle. Parlez clairement, si vous voulez que je vous comprenne. On peut se méprendre sur des allusions et des mots convertis. Il est dangereux de prendre les choses pour dites et faites. N'avez-vous pas éprouvé cela ?

Vargat plaça sa main ossuse sur ses yeux, et puis, croisant ses bras sur sa poitrine, il regarda Rachel longuement, avec la conviction qu'il n'avait pas affaire à une intelligence ordinaire.

—Bon ! s'écria-t-il, après une minute d'hésitation. Alors, ma bonne femme, tenons-nous-en aux faits. Pour commencer, vous habitez dans une chaumière, dans le bois de la Tour-Blanche.

—Je vous l'ai dit.

—Vous connaissez les événements qui se sont passés dans ce château ?

—Quels événements ?

—Les... les morts, donc.

Elle eut un rire dédaigneux.

—J'en ai entendu parler, dit-elle en haussant les épaules. J'étais même présente à l'un des enterrements.